

II

LES SOURCES

Les sources écrites

Les inscriptions funéraires du haut Moyen Âge (6^e-9^e s.)

Cécile Treffort

Université de Poitiers, CESCUM, UMR 7302 CESCUM
2014

Même s'il n'existe pour l'instant aucun inventaire exhaustif des inscriptions des 6^e-8^e s. en Touraine, celles-ci semblent extrêmement rares et presque exclusivement funéraires. Il s'agit en particulier de l'épithaphe d'Aigulfus, du 6^e-7^e s., provenant de Mistrais (commune de Langeais) (document 1), et de l'endotaphe de Lupicina, découverte à Pussigny et attribuée au 7^e-8^e s. (document 2). La situation change radicalement à l'époque carolingienne qui compte une douzaine d'épithaphe conservées ou documentées dans les archives, réalisées entre la fin du 8^e et le troisième quart du 9^e s., provenant toutes de Tours, à une exception près (Saunay) (carte 1). On connaît également la production littéraire d'Alcuin, abbé de Saint-Martin de 796 à sa mort en 804 et principal acteur de la réforme carolingienne, à qui l'on doit divers poèmes épigraphiques destinés à orner les murs de son monastère et deux épithaphe, dont la sienne. Après cette période faste, la production épigraphique se raréfie de nouveau, avec une seule épithaphe attribuée au 10^e s.

Les inscriptions funéraires du haut Moyen Âge ne forment pas un ensemble homogène d'un point de vue matériel. On sait par la Vie d'Alcuin, rédigée vers 820, que son épithaphe était gravée sur une plaque de bronze. La plaque de Langeais, en grès, était vraisemblablement insérée à l'origine dans le couvercle d'un sarcophage. Pour le reste, on a utilisé du tuffeau (Pussigny) ou du calcaire plus dur pour les grandes épithaphe carolingiennes et les deux moellons inscrits, sur lesquels il reste des traces de mortier, de Tours. Leur mode de réalisation varie également : simple incision sur le tendre tuffeau, sorte de poinçonnage sur le grès dur, et sur le calcaire, sculpture profonde avec profil en V pour créer pleins et déliés par des jeux d'ombre et de lumière, ou creusement plus grossier de lettres avec un profil en U pour accueillir une incrustation de plomb dont, une fois altérée, la surface sombre tranche

sur le calcaire blanc, pratique propre à Tours et Melle (Deux-Sèvres) au 9^e s.

Le faible nombre de ces témoins épigraphiques invite à s'interroger sur le sens à donner à leur répartition dans le temps et l'espace. Or, l'inscription funéraire est un objet complexe, dont la dimension textuelle peut donner la clé. Le recours à l'écrit pour préserver sa mémoire, transmettre son nom à la postérité, interpeller le lecteur afin de bénéficier de ses prières, est en lui-même, dans une société faiblement alphabétisée, un acte fort, qui dénote une confiance infinie dans ce mode de communication. Seuls en font le choix ceux dont l'environnement de vie est un univers de lettrés. Cette remarque est confortée par des traits paléographiques et linguistiques qui se conforment aux usages du temps et dont l'évolution est fortement marquée, à Tours, par la réforme initiée par Alcuin à la fin du 8^e s. L'affirmation confiante du rôle d'intercesseur d'Aigulfus à Langeais et les appels à la prière des inscriptions carolingiennes relèvent d'une même logique : porter témoignage d'un échange spirituel entre morts et vivants grâce à un écrit qui transcende le temps. Même l'usage de dater les inscriptions par année de règne ou année de l'incarnation (c'est-à-dire de la naissance) du Christ, système mis à l'honneur par les Carolingiens, trahit des habitudes savantes.

La culture écrite étant alors majoritairement affaire de clercs, on ne doit pas s'étonner de ce que, parmi la douzaine de défunts concernés, huit sont explicitement des hommes d'Église : diacre, sous-diacre, simple moine ou abbé à Saint-Martin de Tours, prêtre à Saint-Libert et à Saunay – où Adelramnus, qui a fondé l'église sur ses propres deniers, devait être de haute naissance. On trouve par ailleurs deux femmes, laïques, dont l'une, Adalberga, est qualifiée de *femina*, titre marquant, à l'époque carolingienne, un statut élevé dans la hiérarchie sociale (document 3).

Malheureusement, l'absence de données biographiques et l'usage onomastique fondé sur des noms uniques interdisent d'appréhender précisément le milieu dans lequel évoluaient tous ces gens, même si leur familiarité vis-à-vis de l'écrit vient sans doute d'une formation destinée, à cette époque, à l'élite religieuse, administrative et politique du *regnum Francorum*. En Aquitaine, l'étude de la répartition des inscriptions a montré leur forte corrélation avec l'existence soit d'une communauté religieuse, soit d'un lieu d'exercice de l'autorité publique. Cette tendance pourrait se confirmer en Touraine puisque, mise à part la cité de Tours, Langeais et Saunay sont des vici cités par Grégoire de Tours, lieux d'émission monétaire à l'époque mérovingienne, Saunay devenant ensuite chef-lieu de viguerie.

À Pussigny, dont on ne sait pratiquement rien, l'endotaphe de Lupicina, par sa citation du psaume 132 et sa lecture de bas en haut, témoigne de l'érudition de son auteur (document 2). À Cravant, où subsiste une église ancienne, la très grande qualité du fragment épigraphique conservé montre qu'on y avait adopté, dès le début du 9^e s., les standards de la réforme carolingienne (carte 1). Ces deux inscriptions pourraient ainsi conforter l'hypothèse d'un statut spécifique non seulement des individus qui les ont produites, mais également des lieux où elles ont été découvertes.

Au-delà de leur intérêt intrinsèque, les inscriptions funéraires du haut Moyen Âge, et plus généralement, toute trace écrite de cette période, pourraient donc devenir un indice signifiant pour l'établissement d'une hiérarchie des lieux dans la géographie politique du temps. Une telle constatation plaide incontestablement en faveur de la poursuite de l'inventaire de ces sources épigraphiques encore trop mal connues.

Bibliographie

CIFM 25 à paraître

CIFM 25 - *Corpus des inscriptions de la France médiévale, vol. 25, Indre, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher*, textes établis et présentés par Vincent Debiais, Estelle Ingrand-Varenne, avec la collaboration de Robert Favreau, Jean Michaud, Cécile Treffort, CNRS Éditions, Paris.

CIFM HS 1 à paraître

CIFM HS 1 - *Corpus des inscriptions de la France médiévale, vol. hors série n° 1 : Corpus des épitaphes carolingiennes de l'Ouest*, établi par Cécile Treffort

avec la collaboration de Vincent Debiais et Estelle Ingrand-Varenne, CNRS Éditions, Paris.

CIL XIII, 4

CIL XIII, 4 - *Corpus inscriptionum latinarum*, XIII, G. Reimerum, Berlin, 1943.

DE ROSSI 1888

De Rossi G.B. - L'inscription du tombeau d'Hadrien I^{er} composée et gravée en France par ordre de Charlemagne, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 8 : 478-501.

DESCHAMPS 1929

Deschamps P. - *Étude sur la paléographie des inscriptions lapidaires de la fin de l'époque mérovingienne aux dernières années du XI^e siècle*, Extrait du *Bulletin Monumental*, Paris.

FAVREAU 1997

Favreau R. - *Épigraphie médiévale*, Brepols, Turnhout.

LELONG 1956

Lelong C. - La stèle de Mistrais : étude iconographique, *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, 31, SAT, Tours : 465-468.

LELONG 1996

Lelong C. - Langeais, lieu-dit Mistrais. Hypogée de Mistrais, in : *Les premiers monuments chrétiens de la France. 2. Sud-Ouest et Centre*, Picard, Paris : 98-99.

PHILIPPON 1964

Philippon A. - Une inscription dans la chapelle du Petit-Saint-Martin, 1829, *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, 34, SAT, Tours : 65-66.

TREFFORT 2004

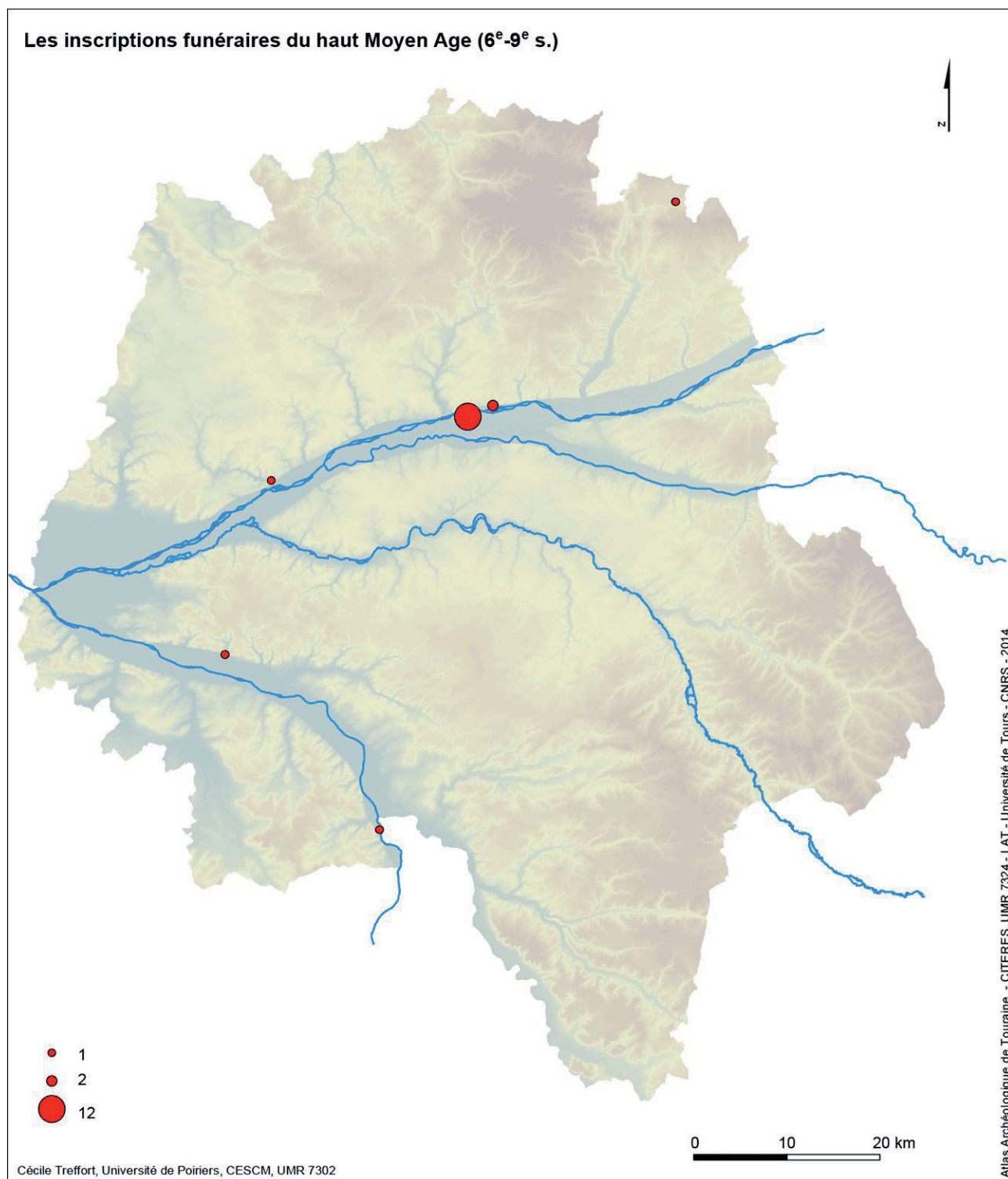
Treffort C. - La place d'Alcuin dans la rédaction épigraphique carolingienne, in : Depreux P., Judic B. (dir.) - *Alcuin, de York à Tours. Écriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Âge*, Rennes-Tours : 353-369.

TREFFORT 2007

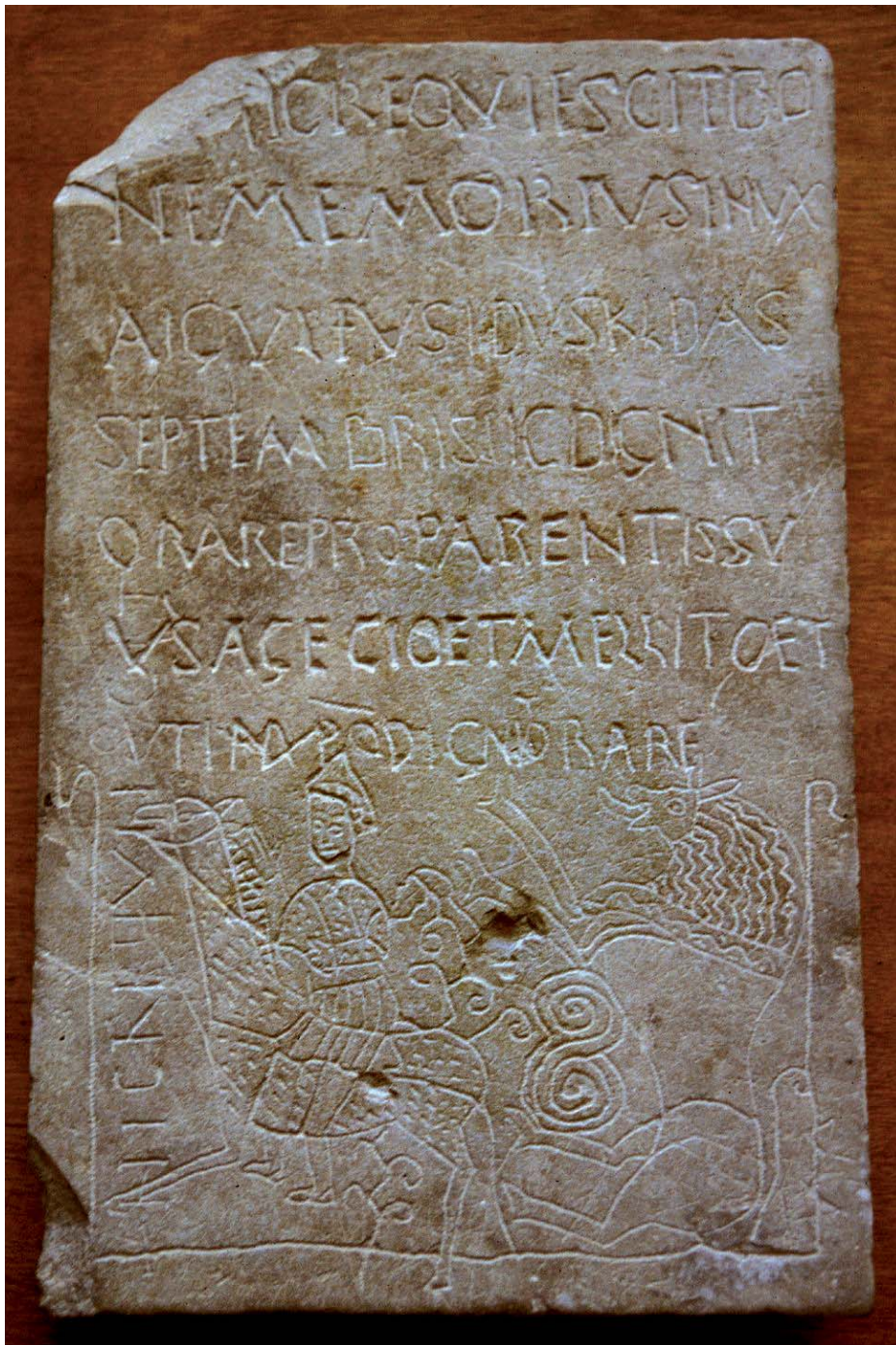
Treffort C. - *Mémoires carolingiennes. L'épitaphe entre genre littéraire, célébration mémorielle et manifeste politique (milieu VIII^e-XI^e siècle)*, Presses universitaires de Rennes, Rennes.

VIEILLARD-TROIEKOUROFF 1962

Vieillard-Troiekoureff M. - Les sculptures et objets préromans retrouvés dans les fouilles de 1860 et 1886 à Saint-Martin de Tours, *Cahiers archéologiques*, 13 : 85-118.



Carte 1. Les inscriptions des 6^e-8^e s., dont il n'existe pas d'inventaire exhaustif, semblent extrêmement rares en Touraine, et presque exclusivement funéraires. Il s'agit en particulier de l'épithaphe d'Aigulfus, du 6^e-7^e s., provenant de Mistras (commune de Langeais) (document 1), et de l'endotaphe de Lupicina, découverte à Pussigny et attribuée au 7^e-8^e s. (document 2). La situation change radicalement à l'époque carolingienne qui compte une douzaine d'épithaphe réalisées entre la fin du 8^e et le troisième quart du 9^e s., provenant toutes de Tours, à une exception près (Saunay, document 4).



Document 1. Langeais, " Mistras " : épitaphe d'Aigulfus (cliché C. Treffort).

L'inscription funéraire découverte en 1896 sur le site de Mistras (commune de Langeais), dans l'édifice funéraire mérovingien interprété comme hypogée, est gravée sur une petite plaque de grès de 21 x 31 cm. Aujourd'hui conservée dans les collections de la Société archéologique de Touraine, elle est ornée, en partie basse, de la représentation d'un cavalier et d'un animal dressé, sans doute un lion, scène pour laquelle a été avancée une interprétation eschatologique. Les caractéristiques de l'iconographie, de l'écriture et de la langue trahissent l'époque mérovingienne (6^e-7^e s.). Une première ébauche de texte est visible en bas à gauche (*+ Hic requiescit*) ; la tablette semble avoir ensuite été retournée et porte un texte évoquant, notamment, le rôle d'intercesseur attribué au jeune Aigulfus après sa mort.

[+ Hi]c requiescit bo/ne memorius inux / Aigulfus idus k(a)(en)das / septembris. Sic dignit orare pro parentis su/us Agecio et Mellito et / ut in Xp(ist)o dignit orare.

Soit : Ici repose Aigulfus, de bonne mémoire, innocent mort aux ides des calendes de septembre. Qu'il daigne prier pour ses parents Agecius et Mellita, et daigne prier dans le Christ (CIL XIII, 4, 1182 ; LELONG 1956 ; LELONG 1996).



Document 2. Pussigny : endotaphe de Lupicina (cliché C. Treffort).

Bien qu'on ignore le contexte précis de sa découverte, on peut supposer que cette plaque de tuffeau très tendre de 31 x 20 cm, qui porte un texte gravé à la pointe, bien conservé malgré sa fragilité, était déposée à l'intérieur d'une sépulture (endotaphe). Son écriture, proche de celle des manuscrits, permet de l'attribuer, avec prudence toutefois, au 7^e ou 8^e s. Son intérêt majeur réside dans la disposition de son texte, qu'il faut lire, ligne après ligne, de bas en haut, et dans l'association du nom de la défunte (Lupicina) avec le verset 14 du psaume 132 (131), utilisé dans la liturgie funéraire contemporaine :

Lupicina hic jacit. Hec requies mea in seculum seculi ; hec habitabo quia preligi ea[m].

Soit : Ici gît Lupicina. Elle sera mon lieu de repos pour les siècles des siècles ; je l'habiterai parce que c'est elle que j'ai choisie (TREFFORT 2007, 41-42 ; CIFM HS 1, 2).



Document 3. Tours, Saint-Martin : épitaphe d'Adalberga (cliché C. Treffort).

Cette inscription massive (105 x 38 cm pour une épaisseur de 23 cm), et dont les lettres sont incrustées de plomb, a été découverte en 1829 sur le site de Saint-Martin. Elle a été considérée dans la bibliographie comme caractéristique de la réforme carolingienne de l'écriture, dont elle est un des plus anciens témoins épigraphiques. Le texte, assez simple, rappelle le nom de la défunte (Adalberga), son statut (*femina*), le jour de sa mort (le 21 avril), le tout accompagné d'une prière pour le repos de son âme. Seule, l'indication de l'année, indiquée par le chiffre DCCCXXI, pose problème, correspondant soit à 870 (L plus XX), soit à 830 (L moins XX), plus en accord avec une paléographie courante dans la première moitié du 9^e s. ; si l'on retient cette proposition, l'épitaphe d'Adalberga serait également la plus ancienne inscription conservée à utiliser la datation par année de l'incarnation.

+ In hoc tumulo recondita s(unt) me(m)bra Adalbergae femine c[u]jus anima requie(m) mereat(ur) abere. Obit in pace 11 k(a)l(endas) mai(i) anni D(omi)ni 830/840.

Soit : En ce tombeau repose le corps d'Adalberga, femme dont l'âme mérite d'avoir le repos. Elle est morte en paix le onze des calendes de mai, l'an du Seigneur 830/840 (DE ROSSI 1888, 489 ; DESCHAMPS 1929, fig. 2 ; VIEILLARD-TROIEKOUROFF 1962, 112-113 ; PHILIPPON 1964-1966 ; TREFFORT 2007, 200 ; CIFM 25, 114 ; CIFM HS 1, 9).



Document 4. Saunay, église Notre-Dame : épitaphe d'Alderamnus (cliché Ch. Nicolas, Tourainissime).

L'inscription actuellement visible dans l'église Notre-Dame a été réalisée en 1847 d'après un relevé réalisé en 1720 et reproduit, à une échelle légèrement réduite (99,5 x 50 cm), l'original dont ne subsistent sur place que quelques lignes mutilées. Elle était vraisemblablement déposée à l'origine sur la sépulture du prêtre Alderamnus, mort le 14 avril 874. Le texte utilise des formules très courantes à l'époque carolingienne pour dresser le portrait idéal d'un défunt dont le seul élément biographique réside dans la mention de son rôle de fondateur :

[Hic re]quiesc[it Alderamnus] s[acer]dos vir, [vera]e vitae a[mator, fide plenus et ch]aritatis a[more prodigus, erga] pauperes l[argitor. Hanc quoque qu]a(m) cernis aedem, ipse [fundavit ab i]mo. Obit [in] pace [XVIII calendas maii anno Domini DCCCLXXIII].

Soit : Ici repose le prêtre Alderamnus, prêtre, homme aimant la vraie vie, plein de foi et d'amour de la charité, prodigue en largesses envers les pauvres. Cette église que tu vois, il la fonda. Il mourut en paix, le dix huit des calendes de mai [14 avril], l'an du seigneur 874 (CIFM 25, 77 ; CIFM HS 1, 3 ; FAVREAU 1997, 295-297 ; TREFFORT 2007, 200 et 304).